

Peut-on instituer le désir ?

Simon Tremblay-Pepin

Numéro 319, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay-Pepin, S. (2018). Compte rendu de [Peut-on instituer le désir ?]
Liberté, (319), 58–59.

Peut-on instituer le désir ?

SIMON TREMBLAY-PEPIN

Le Festival TransAmériques (FTA) s'est ouvert cette année avec *100% Montréal*, le maillon local d'une longue chaîne appelée *100% Stadt*, un spectacle de la troupe allemande Rimini Protokoll, qui a fait école dans le théâtre documentaire. La proposition qui s'est déployée au FTA traverse plusieurs grandes villes depuis presque 10 ans. Avant *100% Montréal*, il y a donc eu *100% Berlin, Paris, Londres, Tokyo, San Diego, Copenhague, Jakarta*, etc. L'idée est simple à saisir, mais complexe à exécuter. On rassemble 100 personnes à l'image du découpage sociodémographique de la ville, on les met sur scène et on leur donne quelques secondes pour se présenter au public. Ensuite s'affichent sur un écran des questions et ce microcosme de Montréal y répond en se répartissant sur la scène. Par exemple, ceux qui pratiquent un sport vont à gauche, les autres vont à droite. Travail imposant qui produit quelques images fortes et un portrait parfois dérangeant de notre métropole.

100 % individus

Le charme du procédé et de son exécution fonctionne au départ – on se trouve fasciné par cette pluralité qui prend forme et se déforme sous nos yeux. Très vite, cependant, on s'en lasse. Est-ce à cause de la scénographie qui, sous couvert de théâtre-vérité, sombre souvent dans des dispositifs un peu simplistes pour maintenir notre attention ? Est-ce la petite gêne de voir tout ce beau monde sauter, tourner sur lui-même, faire des pompes ou courir comme le ferait une classe d'enfants de neuf ans pour un spectacle de fin d'année scolaire ? Non. En bout de piste, leur authenticité nous amène à pardonner aux comédiens et comédiennes d'un jour ces enfantillages de mise en scène.

En fait, ce qui plombe la proposition de *100% Montréal*, c'est la prétention à

révéler du commun alors qu'on ne fait qu'exposer les préférences d'individus. Dans le programme, Rimini Protokoll déplore que, dans les villes contemporaines, « [i]l n'y a pas d'agora, pas d'espace public où le débat puisse avoir lieu. Notre spectacle tente en quelque sorte d'en créer un ». Pourtant, l'énonciation par une centaine de personnes d'une série d'opinions, de goûts et d'expériences vécues n'est pas un espace public et encore moins une agora. Le débat n'a aucune place dans le processus présenté. Il ne se dégage pas de sens commun, seulement une fascination pour la diversité de ceux et celles qui composent une grande ville.

Pas de peuple, pas de projet, pas de commun ; il ne reste que des individus. Certains d'entre eux sont des militants et le font entendre à quelques reprises. Mais leur militantisme n'est qu'une forme de plus dans le kaléidoscope de la diversité. Ils ont participé à la grève de 2012 ou sont indépendantistes, tandis que d'autres aiment bien aller au bureau à pied : chacun ses petits plaisirs. Ce qui nous fait être plus que des atomes dispersés, *100% Montréal* ne l'aborde jamais.

Les ailes du désir

Dans *Les luttes fécondes*, c'est précisément ce liant oublié par *100% Montréal* – ce qui nous fait être ensemble, ce qui nous fait bouger – que Catherine Dorion explore. Naviguant entre amour et politique, elle lance son essai sur la piste du désir. Chez Dorion, ce qu'on aime et ce qu'on fait viennent de notre rapport avec les autres : ce qu'il suscite en nous, ce qu'il fait émerger, comment il nous transforme. Nous devenons quelqu'un par et à cause des autres et du sens que nous construisons ensemble, par le désir, tant en amour qu'en politique.

En abordant ce puissant moteur, *Les luttes fécondes* montre bien à quel point

100 % MONTRÉAL
UN SPECTACLE DE RIMINI
PROTOKOLL, PRÉSENTÉ
DU 25 AU 28 MAI 2017 AU
THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE
DANS LE CADRE DU
FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES.

CATHERINE DORION
LES LUTTES FÉCONDES
ATELIER 10, 2017, 109 P.

MAXIME OUELLET
**LA RÉVOLUTION CULTURELLE
DU CAPITAL**
ÉCOSOCIÉTÉ, 2016, 316 P.

l'absence de désir rend l'amour plat et prévisible et fait de la lutte politique un processus bureaucratique sans lendemain. La mécanique des habitudes prend le dessus sur la passion et le sens. On prétend que ça tient encore, qu'on le fait toujours *parce qu'on y croit*, mais en fait on ne fait que répéter des gestes et redire des mots qui s'étiolent jusqu'à disparaître. On y reste par peur, par peur de perdre, de se perdre, alors qu'en fait c'est précisément ce que nous sommes en train de faire, nous perdre nous-mêmes dans un dédale d'obligations et de responsabilités qui n'ont plus de lien avec ce que nous voulions faire, ce que nous voulions être.

Catherine Dorion a raison de souligner l'importance du désir dans les mobilisations sociales et politiques. On se rappelle aussi, avec elle, les torrentielles passions amoureuses qui transforment nos vies en profondeur, en quelques semaines, parfois en quelques jours. S'il y a certainement là une boussole à laquelle nous devrions nous fier plus souvent, on ne peut éviter de dire à haute voix, en pleine lecture : « Oui, oui, Catherine, mais le reste ? »

Que faire des luttes qui, même importantes, ne soulèvent pas nos passions ? Ou des personnes à qui on fait mal, qu'on détruit parfois, en suivant cette boussole désirante ? Des moments

de combats politiques silencieux, des longues préparations, des gestions de crises discrètes et de la consolidation d'organisation : où tout ça s'inscrit-il dans le désir politique ? Et l'amoureux qui ne va pas bien qu'on appuie même en période de panne sèche ? Et l'enfant qui déçoit ou qui nous blesse ? Faut-il les abandonner ou alors se forcer à désirer par l'étrange double contrainte qui dirait : « désire ce que doit » ?

« Lors d'une soirée militante, un ami avait préparé un discours sur le devoir : il fallait poursuivre la lutte partisane au nom de ce qui nous avait été légué et au nom de notre responsabilité pour l'avenir. Je ne trouvais pas que c'était une bonne idée de travailler à insérer un "il faut" de plus dans le crâne des gens. Nous avons dans la vie de tous les jours la tête pleine de devoir et de culpabilité, et cela agit sur nous comme une maladie auto-immune : tandis que nous nous rongions de l'intérieur nous demeurons hagards et affaiblis face à la poignée de décomplexés qui saccagent la planète et la culture humaine. »

Vrai : on préfère la séduction à la contrainte morale. Le désir naît néanmoins de notre enracinement dans une communauté qui nous a construit, qui nous a donné nos repères et nos expériences. Or, cet enracinement, c'est aussi un réseau de devoirs et de responsabilités que nous ne désirons pas toujours au premier abord. Fixer son regard sur le désir, n'est-ce pas perdre de vue ce qui l'a fait naître ?

Les sentiers escarpés du commun

L'ouvrage *La révolution culturelle du capital*, de Maxime Ouellet, nous guide vers une lecture très critique du rapport au politique proposé par Catherine Dorion. Pour Ouellet, cette forte attention au désir spontané serait en complète phase avec le néolibéralisme dominant. Le désir dressé contre l'ennuyeuse bureaucratie, les exigences du devoir et la rigidité des institutions, voilà un ersatz de la « critique artiste » de l'aliénation que le capitalisme a entièrement intégré. Le *new age* et le *self-help* ne nous poussent-ils pas constamment

à nous écouter nous-mêmes ? La pub ne nous invite-t-elle pas quotidiennement à suivre nos désirs ? N'est-ce pas à ce récit d'un désir intérieur à chaque individu qu'il faudrait résister collectivement ?

L'ouvrage de Ouellet s'inscrit dans un courant de relecture de Marx appelé la critique de la valeur. Renvoyant dos à dos les lectures marxistes orthodoxes qui se concentrent sur la lutte des classes et les *identity politics* qui font de la question de l'identité individuelle le fondement d'une résistance aux oppressions, ce courant propose une critique de la forme sociale qu'est le capitalisme. Méconnu et souvent mal compris, ce courant doit être discuté et critiqué, mais on ne peut sous-estimer sa grande force analytique, à laquelle le livre de Ouellet fait honneur. Dense et d'une foisonnante érudition – même s'il aurait pu être élagué de nombreuses répétitions agaçantes –, il permet de bien saisir l'approche que ce courant a de la culture. Démarrant son ouvrage par l'un des premiers slogans d'Apple – « Il était temps qu'un capitaliste fasse une révolution » –, Maxime Ouellet montre tout le caractère révolutionnaire du capitalisme et comment ses catégories fondatrices (marchandise, travail, valeur) vont transformer profondément la culture occidentale pour devenir les socles sur lesquels s'appuie notre façon de voir le monde.

Au cœur de cette pensée, on trouve la question des institutions. Médiation essentielle aux rapports humains, ces institutions sont ce qui permet de faire société. Elles sont à la fois ce qui nous unit, ce qui nous coordonne et ce qui nous définit, avant même que nous arrivions au monde. Cornelius Castoriadis, un des auteurs souvent mobilisés par Maxime Ouellet, définit l'autonomie de l'humanité comme la graduelle prise de contrôle consciente des êtres humains sur les institutions centrales à leur société. Le capitalisme va à l'encontre de cette autonomie car la valeur, la marchandise et le travail sont des référents communs qui s'imposent à la société. Fétiches créés par les humains, ils empêchent l'autonomie de ceux-ci car ils opèrent par-delà la politique,

cette capacité collective de conscience et d'action.

Ainsi, obéir à son désir, n'est-ce pas souvent suivre justement ce que nous impose le fétichisme qui traverse la société capitaliste ? Foutre en l'air les institutions, la bureaucratie et tout le tralala, n'est-ce pas accomplir un pas de plus vers l'hétéronomie et détruire les espaces que justement nous pouvions investir et contrôler pour fabriquer un monde qui nous soit commun ? Voilà la question que le livre de Ouellet pose à celui de Dorion.

La critique est valable. Elle oblitère cependant le rapport sensible à l'engagement. Le commun que Ouellet propose de bâtir en fin d'ouvrage est entièrement fondé sur le devoir, sur les « il faut » qu'attaque Dorion. En fait, Dorion et Ouellet offrent tous les deux une analyse juste pour dépasser l'individualisme dont 100 % *Montréal* est la version participative. Toute la tension est là ; désir et devoir ne sont pas nécessairement antinomiques. Admettons avec Ouellet qu'il n'y aura pas de transformation sociale sans une remise en question des éléments constitutifs de la forme sociale capitaliste. Cependant, Dorion a raison de dire que cette transformation sociale n'advient pas si elle n'est pas fondée sur ce qui fait allumer la charge désirante du changement. Or, le désir de changement surgit, entre autres, devant des exclusions bien concrètes (sexistes ou racistes, par exemple), mais il n'advient que parce qu'un long travail d'éducation et d'organisation préalable – souvent ennuyeux – l'a permis. Enfin, il ne sera pleinement réalisé qu'une fois institué comme forme sociale nouvelle en rupture avec les fétiches que le capital agite devant nos yeux pour à la fois exciter et émousser notre désir.

Rendre désirable le devoir, voilà l'espace politique particulier que le croisement de ces réflexions nous invite à occuper. N'être ni dans l'admonestation morale, ni dans l'adhésion immédiate à toutes les attractions. Instituer le désir, une étrange idée peut-être nécessaire. (L)